

EN RUSSIE

—Ce n'est pas tout ! j'ai la colombe, il faut bâtir le nid. Encore une tournée ; viens-tu ?

—Oui.

Si bien que, le surlendemain du jour où Jeanne me promettait sa foi, nous retrouvons notre patron et nous voilà sous voile, le cap sur les écus.

Ce n'est pas l'embarras : j'en amassai pas mal de ces belles pièces d'or qui devaient contribuer au bonheur de ma fiancée.

Notre expédition tirait à sa fin. Un soir, par une forte brise, nous allions entrer au port. Le ciel était couvert, l'horizon menaçait. Jacques et moi nous étions de quart.

—Daniel ! me dit-il, les yeux tournés du côté de la terre, si le vent ne change pas, nous verrons la lumière de la petite maison.

Sa voix était calme.

—Oui, que je réponds.

Un moment après, il me dit :

Sais-tu, Daniel : j'ai souvent pensé que si je coulais à fond, comme tant de braves compagnons avant moi, je voudrais que ce fut du côté de la vieille falaise où nous cherchions des moules... et la lampe... derrière les fenêtres de Jeanne !

—Ah ! ça, Jacques, qu'est-ce qui te fourre ces idées dans la tête ?

—Regarde !

Son doigt montrait le ciel. Il était noir comme de l'encre. De minute en minute, le vent soufflait plus dur. C'était des clameurs, des bruits, un fracas, le commencement du tremblement, quoi ! Nous n'avions pas ajouté trois paroles, qu'un coup de sifflet perçait l'air :

—Tout le monde sur le pont !

La tempête se déchaînait. Les vieux "goudrons" ne riaient pas. Le patron mordait sa moustache.

Tout à coup, l'éclair fend le ciel, la foudre tombe à droite, à gauche, partout !

Lutter ! Ah ! bien, oui ! On se défendait, vous pouvez me croire. Mais, bah ! que voulez-vous ? un bâtiment de plus à l'abîme, des êtres de plus dans le gouffre qui jamais ne dit : "C'est assez !..."

Comme je pensais ça, l'éclat de lumière frappe droit devant quelque chose de vertical. Boum ! De proue en proue, le vaisseau frissonne. Nous avons touché !...

—Daniel ! fait Jacques, c'est sur le roc !

La voix du patron cria :

—Enfants, débarrassez le pont ! la chaloupe à l'eau !

Ce fut son dernier commandement : une houle l'emporte.

Les plus pressés se sont jetés dans le canot.

Cinq coups d'aviron, sombré !

Jacques, moi, les autres, les regards fixés sur la côte, nous distinguons des torches. Elles se massent vers un point, autour d'un bateau. Ils l'ont lancé, nos vaillants pêcheurs, le bateau de sauvetage ! Bravo ! bravo !...

Tantôt ensevelis dans les sillons des vagues, tantôt portés sur leurs sommets, nous reconnaissons les amis du village. Ils accostent. Vous pensez si ce qui reste saute dans la barque ! Tous y sont, sauf Jacques et moi.

—Place pour un ! crient les camarades.

—Jacques, à toi ! dis-je ; tu feras savoir à Jeanne que je l'ai aimée jusqu'au bout.

Je l'empoigne, je le soulève. Mais si vous croyez qu'il se laisse faire ! Il se cramponnait de ses doigts raidis : autant arracher un mât !

—Non, Daniel ! non !... Toi, elle t'aime ! Moi, vois-tu... Et puis, c'est presque en face de la petite lumière, et avec la bénédiction de Dieu...

Je n'ai plus entendu sa voix. Un fragment de poutre me coucha demi-mort sur le tillac. On m'a conté que Jacques me prit dans ses bras, se pencha sur mon visage, m'embrassa et me tendit à ceux de l'embarcation.

IV

Daniel s'arrêta.

Puis, après quelques instants de silence, il dit : —Je l'ai revu jeté à la côte, parmi les galets, ses bras immobiles, son brave cœur glacé pour toujours... et je suis tombé sur le sable, et j'ai pleuré pendant que le soleil levant éclairait la chère figure de l'homme qui avait donné sa vie pour moi !

F. DE NOCÉ.

Un voyageur gâté par de belles routes, un service régulier et des hôtelleries convenables, est loin de se faire une idée des misères qui l'attendent l'hiver en Russie. Les routes y sont affreuses, les véhicules désolants, et les auberges si dégoûtantes qu'il vaut mieux passer la nuit dans sa voiture, à la belle étoile, que d'y mettre le pied.

Il n'existe point de service régulier de messageries en Russie. Le voyageur doit donc, ou se précautionner d'une chaise de poste, ou se résigner aux voitures du pays, que l'on change à chaque relais.

Le voyageur doit, avant tout, prévenir trois jours à l'avance l'officier de police du quartier de l'intention où il est de s'absenter ; ce magistrat lui délivre alors, sur sa demande, un certificat constatant qu'il n'a ni dettes, ni procès en litige : il obtient, sur le vu de ce certificat, un passeport sans lequel il n'est pas permis de franchir les portes de la ville ; et ce n'est qu'après ces mesures prises qu'il est à propos de s'occuper des moyens de transport : deux seulement se présentent. Le premier est le *Padoroshnee* ; moyennant un droit d'un sou par lieue, par chaque cheval, on obtient un permis du gouvernement appelé *Padoroshnee*. Le *Padoroshnee* donne le droit d'exiger un relais à chaque poste, moyennant un prix de trois quarts de plus par chevaux. A chaque poste, il y a un *smotrelet*, ou inspecteur du gouvernement, qui enregistre le nom des voyageurs et leur fournit les chevaux des paysans qui sont obligés à ce service. Le second moyen consiste à s'adresser à une classe d'hommes appelés *Yemshtchikee*, qui entreprennent de vous rendre à votre destination dans un temps donné. Le premier mode de transport est généralement adopté par les voyageurs qui ne regardent pas à quelque dépense de plus ; quant à la seconde méthode, qui est d'origine toute récente, elle mérite peut-être une attention toute particulière.

Les *Yemshtchikee* sont presque toujours des affranchis de la couronne qui, entre autres privilèges, sont exempts de tout service militaire à la charge de fournir les chevaux aux courriers et à la poste. Les *Yemshtchikee* se tiennent d'habitude dans certaines places appelées *postoyales drovnee*, situées dans les rues principales à l'entrée des villes. Le voyageur annonce la distance qu'il veut parcourir et demande le prix qu'on lui prendra. Ils se consultent et proposent généralement un prix beaucoup trop élevé ; le voyageur fait alors une offre convenable, on s'échauffe, on débat le prix. Enfin, après de longs pourparlers, on tombe d'accord. Alors le voyageur s'embarque avec celui qui a fait le prix avec lui et qui le conduit à deux ou trois relais de là, et jusqu'à ce qu'il rencontre un camarade avec lequel il traite de son marché, se réservant la différence qui lui est comptée par le voyageur. La même transaction est répétée de distance en distance par les *Yemshtchikee* qui traitent et disposent ainsi de leur voyageur. Lorsqu'il arrive à plusieurs de vouloir conduire l'étranger, ils tirent au sort. Un d'eux jette son fouet en l'air, un autre le saisit en tombant, et celui qui l'attrape le dernier par le bout est réputé vainqueur.

Les *Yemshtchikee* sont de beaux hommes ; leurs cheveux sont noirs et tombants, leur barbe épaisse, leur teint basané et leur cou élevé. Ils ont avec cela un air de franchise et de liberté qui plaît beaucoup, et il ne manquent pas de chanter pendant la route certains airs qui leur vont à merveille.

Il y a quelque chose de délicieux à voyager ainsi, en traîneau, par un beau temps, sur une belle route, enveloppé dans une bonne fourrure. Pendant que l'on glisse légèrement sur la neige le conducteur chante gaiement son refrain, qu'accompagne le tintement de la cloche suspendue à l'arc du timonier.

L'aspect de ce climat a aussi ses charmes : par un beau froid, le levé du soleil sur un horizon de neige a quelque chose de grand et de bizarre. Le gris pâle de l'aube du jour commence à poindre ; des raies d'un rouge léger partant de l'est se changent peu à peu en cramoisi foncé jusqu'à ce que le soleil, levant son disque enflammé, verse ses flots de lumière sur cette mer qu'elle rougit, qu'elle illumine, et dont les cristaux reflètent ses rayons

comme autant de pierres précieuses. Il arrive souvent que l'atmosphère est chargée d'innombrables molécules de glace qui s'agitent et brillent aux rayons du soleil comme autant de petits diamants où se reflètent à l'envi toutes les nuances du jour. On dirait des parcelles de lumières cristallisées par le froid, aussi brillantes à ces milliers d'atomes que l'on voit se mouvoir dans un flot lumineux, qui pénétrèrent furtivement dans une chambre obscure.

La forêt a aussi ses charmes ! Les flocons de neige qui chargent et courbent les rameaux du pin, contrastent, par leur blancheur, avec le feuillage foncé de cet arbre vert, et l'élégant saule-pleureur, semblable à une pétrification légère, laisse tomber à terre avec grâce sa chevelure poudrée.

Il y a bien aussi le revers de la médaille, les bourrasques de neige et les loups, les loups surtout qui désolent la campagne, s'attaquent aux voyageurs et font chaque année d'innombrables victimes ; aussi quels que soient les charmes de l'hiver, mieux vaut encore le printemps, alors la scène change. Le soleil prend de la force et de la chaleur, et la neige perd en blancheur et en éclat. Les cristaux de glace se ternissent et fondent, l'épicia quitte son manteau laineux, et le saule laisse glisser sa blanche couverture. Les grands chemins tout à fait impraticables deviennent déserts, et les sillons fendants au loin la plaine, et les forêts qui bordent la route, sont entrecoupés par des cavités cachées sous une neige à demi-fondue, où le voyageur vient s'engager à chaque pas. Qu'on se figure traverser en tout sens, dans une charrette au trot, pendant cinq ou six heures, une vaste plaine nouvellement labourée, et l'on aura une idée exacte des agréments d'un voyage en Russie au printemps. On prendrait encore son mal en patience si au bout de la journée on pouvait gagner une bonne hôtellerie. Malheureusement, excepté dans les grandes cités, cette satisfaction est inouïe dans la Russie entière. Il faut choisir entre la maison d'un paysan, la demeure d'un *Yemshtchikee*, ou la poste. Cette dernière est préférable ; on y trouve au moins un sofa en cuir pour y poser sa tête et y refaire un peu ses membres rompus de fatigue. Pour un lit, il n'y faut point songer, non plus qu'à aucun moyen quelconque de prendre du repos.

Lorsqu'un noble voyage en Russie, il ne manque jamais d'emporter avec lui tout ce qui est nécessaire en route, des lits, du linge, des provisions, une batterie de cuisine, de la bougie, etc. ; des pastilles pour fumer, précaution nécessaire ; il s'approvisionne de tout, et il ne manque jamais de se faire suivre par son cuisinier. A l'exception de mauvais pain noir, d'œufs et de lait, on ne trouve absolument rien nulle part, à moins qu'on ne veuille se contenter des mets les plus recherchés du paysan, tels que du grain bouilli, assaisonné avec de l'huile de chenevis, noire et épaisse comme de la mélasse, et une espèce de soupe au chou appelée *shtchéa*, dans laquelle on ajoute deux ou trois menus morceaux de bœuf.

AVIS AUX LECTEURS

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous font des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.

Peu de nations ont une conception assez haute de la justice pour oser, par un acte solennel de blâme, se délivrer d'un remords—Mme EDM ADAM.